

LA GENÈSE ET LES BASES

DE LA

CONSCIENCE RELIGIEUSE

PAR

le Professeur **FRANCESCO COSENTINI**

Directeur de la *Scienza sociale*.

Traduit de l'italien par HENRIETTE HAMON-RYNENBRCECK



PUBLICATIONS DE L'HUMANITÉ NOUVELLE

16, RUE DE CONDÉ
PARIS 6^e

92, AVENUE DU SOLBOSCH
BRUXELLES

1903

Hommage de l'ENAP

T 4 E 2

LA GENÈSE ET LES BASES

DE LA

CONSCIENCE RELIGIEUSE

PAR

le Professeur **FRANCESCO COSENTINI**

Directeur de la *Scienza sociale*.



Traduit de l'italien par HENRIETTE HAMON-RYNNENBRÛCK



PUBLICATIONS DE L'HUMANITÉ NOUVELLE

16, RUE DE CONDÉ
PARIS 6^e

92, AVENUE DU SOLBOSCH
BRUXELLES

1903

LA GENÈSE ET LES BASES

DE LA CONSCIENCE RELIGIEUSE

Des sociologues de grande autorité ont attribué à la religion une fonction prépondérante dans la vie sociale, tout comme d'autres l'ont fait, relativement au facteur économique. Ils l'ont considérée comme le piédestal de tout l'édifice social, comme le phénomène universel commun à tous les peuples. En effet Fustel de Coulanges, dans sa *Cité antique*, a voulu nous démontrer que c'est de la religion que sont dérivées toutes les institutions, d'elle que la cité a tiré ses principes, ses lois, ses usages, ses magistratures. Pour donner aux populations primitives, dit-il, des règles communes, pour instituer l'ordre et faire accepter l'obéissance, pour faire céder la passion à la raison, et la raison individuelle à la raison publique, il faut assurément quelque chose de plus fort que la force matérielle, de plus respectable que l'intérêt, de plus certain qu'une théorie philosophique, de plus immuable qu'une convention, quelque chose qui soit également au fond de tous les cœurs et qui y siège avec empire. Et cette chose c'est une croyance, car rien n'est plus puissant sur l'âme de tous (1). Tout récemment, M. Kidd, dans son *Social Evolution*, considère la religion comme le facteur central de l'évolution humaine, la mesure du progrès ou du regrès de la société ; comme la fonction qui subordonne la raison et les intérêts individuels à l'organisme collectif, la force secrète qui persuade l'homme de combattre lui-même pour le bien social. Il s'agit de nous sommes intellectuellement et moralement le produit du phénomène religieux à

(1) *Cité antique*. Paris, 1870, pp. 4, 153, 481.

l'influence duquel nous ne pouvons jamais nous soustraire. M. Durkheim enfin soutint, tant dans son *Année sociologique* (11^e année) que dans une communication présentée au 1^{er} Congrès sociologique italien (1) à peu près la même théorie, subordonnant toutes les manifestations sociales à la religion, laquelle renferme, selon lui, tous les éléments qui ont donné leur origine aux différentes formes de la vie collective. Dans toutes ces conceptions, il y a non seulement échange de cause et d'effet, puisque toute forme de la pensée religieuse est subordonnée aux conditions sociales existantes, et non celles-ci à celle-là, mais généralisation d'un fait particulier, la religion étant une fonction de la collectivité humaine, comme toutes les autres fonctions, non primitive, spontanée, mais déterminée, elle aussi, par un procédé historico-psychologique, transformable selon les temps et les peuples. Ajoutons à ceci que la religion se développe en même temps et au même degré que toutes les autres fonctions de l'organisme social, puisque l'évolution de celui-ci, comme nous l'avons démontré autre part (2) doit être considérée comme un mouvement général et collectif comprenant des développements particuliers, parallèles les uns aux autres, agissant et réagissant les uns sur les autres. Tous les éléments constitutifs de la nature humaine, tous les grands produits de la civilisation se développent simultanément, et non successivement, non par des rapports de subordination mais de connexion réciproque. Etablir une déviation génétique, une espèce de hiérarchie entre les phénomènes sociaux, mettant la religion à la tête de la série, c'est engendrer une certaine unilatéralité de vues (*Einseitigkeit* des Allemands), parce qu'on ne considère ainsi qu'un aspect des phénomènes sociaux ; on explique le tout par une seule de ses parties, sans tenir compte de ce que les Anglais appellent l'*interférence des Causes*.

Certains écrivains vont encore plus loin et ne reconnaissent pas dans la religion un phénomène général inséparable de la nature humaine, ils ne la considèrent point indispensable à la constitution sociale. En effet, la religiosité, selon Broca (3) est, chez peu d'individus, une manifestation active, étant au contraire chez la plupart une manifestation toute passive comme le résultat de l'éducation, étant même souvent détruite avec le plus

(1) Ce que peut être la Sociologie générale. V. *Scienza Sociale*, 1899, fasc. 4.

(2) *La Sociologia e G.-B. Vico*. Savona, 1899, pp. 29 e seq.

(3) *Discours sur l'homme et les animaux*, pp. 59, 74.

grand développement de la raison. Ajoutons que beaucoup de sociologues, et d'ethnologues et d'illustres savants (Lubbock, Letourneau, Reville, Guyau) attestent que chez maintes tribus sauvages, il n'existe aucune vraie trace de religion.

Il faut pourtant bien, pour répondre à la question, comprendre ce qu'est la religion et dans quelles limites elle est renfermée, parce que, si par religion on doit entendre, comme on le croit communément, la croyance en une divinité prévoyante, de nature supérieure à la nature humaine, il est maintenant définitivement établi que non seulement il existe nombre de peuplades qui n'ont pas cette croyance, mais qu'il est aussi des religions telles que le bouddhisme (1), qui ne partent d'aucune divinité créatrice et directrice.

La croyance en des divinités directrices, communément estimée élémentaire, primordiale, c'est déjà une croyance qui n'est pas absolument dépourvue d'un caractère philosophique et qui s'est développée beaucoup plus tard.

Il faut d'ailleurs bien considérer ce qu'on entend par religion, et dans quelles limites on doit la comprendre. En matière de religion, on a presque toujours été détourné par quelque jugement exclusiviste: les Grecs, par exemple, appelèrent *ἄθεοι* les premiers chrétiens, mépriseurs de l'Olympe. Le même critérium a guidé à peu près ces sociologues qui prétendent retrouver, dans les formes religieuses rudimentaires, ce qui est au contraire le fruit d'une longue et lente élaboration intellectuelle, le produit d'une civilisation plus avancée. C'est plutôt dans d'autres phénomènes sociaux de degré beaucoup inférieur, qu'il faut rechercher les humbles origines du sentiment religieux en considérant ce qu'il y a de commun à toutes les formes, à tous les types historiques.

Cet élément commun, ce *minimum* de religiosité, c'est « la croyance en des êtres de nature spirituelle subsistant en quelque sorte par eux-mêmes, et exerçant un certain pouvoir sur les faits réels, croyance accompagnée d'un sentiment de soumission et de crainte à l'égard de ces êtres ». Même chez les animaux, il existe parfois un rudiment de cette disposition, comme le notent Darwin et Lubbock, puisque plusieurs montrent qu'ils sentent et qu'ils supposent dans ce qu'ils perçoivent, un sujet conscient et volontaire, c'est-à-dire

(1) Le bouddhisme, en effet, n'admet point la création, mais la perpétuelle transformation des êtres. La douleur seule demeure immuable : pour la détruire il faut arriver à l'anéantissement des sens, au *nirvana*, à la félicité.

qu'ils reflètent au dehors et objectivent leur propre activité interne. Un exemple frappant est celui du chien observé par Darwin : un chien était à peu de distance d'un parapluie ouvert posé par terre ; une légère brise faisait tourner le parapluie de temps à autre, et chaque fois le chien aboyait parce que ce mouvement sans aucune cause apparente devait indiquer la présence de quelque agent vivant étranger. De tels exemples sont infinis : un cheval se cabrant au bruissement des feuilles, un chat s'élançant sur quelque objet en mouvement et d'autres faits analogues prouvent comment la même équivoque s'explique également chez les espèces animales.

Cette croyance en des êtres spirituels, ou, comme l'a dit plus justement Tylor, l'*animisme* est l'élément fondamental, le principe de la conscience religieuse, soit qu'on le conçoive comme la croyance en l'âme propre dont l'existence est supposée durable, même après la mort, soit qu'on la conçoive comme la croyance en d'autres esprits exerçant une action bienfaisante ou malfaisante sur les événements humains et considérés par conséquent comme objets de propitiation et de culte. Ces deux tendances de l'animisme donnent lieu aux deux grands dogmes qui exercent une influence toute puissante sur la vie entière des individus et des peuples : les dogmes de l'immortalité de l'âme et de la divinité directrice. Tels sont les deux courants essentiels. Où prennent-ils leur source et comment se développent-ils ? D'autres en ont déjà donné l'explication.

L'ethnologie et la psychologie comparées sont remontées jusqu'à l'origine de la distinction entre l'animé et l'inanimé, reconstituant le lent progrès de l'esprit humain dans le développement de l'animisme. La distinction de l'animé et de l'inanimé est fondée, selon les récentes investigations, sur les expériences du mouvement : l'homme primitif est persuadé que tout mouvement doit avoir une cause analogue à celle qui produit ses propres mouvements, une action intentionnelle, d'où il attribue tout acte, tout mouvement à un être visible ou invisible, doué d'une volonté identique à la sienne propre. Pour en arriver ensuite à la représentation de l'âme, il faut que l'animé soit représenté comme double. Seulement, en vertu de ce dédoublement, observe justement Masci (1), c'est-à-dire du principe animateur et de l'objet sensible, il est possible de se représenter celui-ci comme animé,

(1) L'animismo primitivo. *Atti dell'Accademia di Scienze morali e politiche*, 1887-88, p. 18.

quoique l'expérience montre l'animé et l'inanimé comme entités uniques. Il s'ensuit que l'animisme n'est pas un instinct mais une théorie fondée sur l'analogie, et l'idée de cette seconde entité (l'âme) a une double origine physique et psychologique d'après une série d'expériences interprétées par une intelligence à l'état infantin.

De même que le phénomène de la respiration conduit à croire en un souffle animateur des corps vivants ; de même l'ombre projetée au côté des corps, changeant de place, alors même que ces corps sont immobiles, fut supposée une réalité distincte, d'où l'enfer se peupla d'ombres ; c'est ainsi que les songes, durant lesquels l'esprit accomplit d'interminables pérégrinations, furent supposés l'expression d'événements vrais, non moins que les visions du délire, les hallucinations de la folie, donnant lieu à la représentation de l'âme comme sujet distinct ; les phénomènes de syncope, d'apoplexie, de catalepsie, de somnambulisme et en général toutes les formes transitoires d'insensibilité, aidèrent encore à accroître cette tendance à admettre une telle distinction. C'est ainsi que naquit l'idée d'un autre soi-même ; l'homme primitif ne faisait pas de différence essentielle entre la vie et la mort ; il considérait celle-ci comme un phénomène transitoire semblable au sommeil ; observait des rites funéraires, pratiquait certains actes pour la conservation des cadavres, respectait le culte des aïeux et croyait à une vie ultra-terrestre invariablement modelée sur celle de la terre.

C'est en vertu du même procédé psychologique que surgit la conception des divinités directrices, conception inspirée à l'homme par la contemplation de l'immensité qui l'entourait, par un sentiment de vénération, d'amour et de terreur qu'il éprouvait devant les phénomènes naturels qui le remplissaient de stupeur. Pareil à l'homme ignorant qui, comme l'a fort bien dit Vico, ne pouvant expliquer la raison des choses, les estime d'après sa propre nature, l'homme primitif considéra dans toutes les parties de son ambiance extérieure, autant de personnes semblables à la sienne, et leur attribua le mouvement, le sens et la raison, envisageant la nature entière comme un vaste corps inanimé doué de sentiments affectifs ou passionnés, tout comme le font les enfants qui, prenant entre les mains des corps inanimés, s'amusaient à leur parler comme à des êtres vivants.

C'est ainsi que l'homme primitif peupla l'espace d'êtres invisibles, susceptibles d'avoir une vie indépendante des corps et plus puissante que ceux-ci, qu'il reconnut sa propre dépen-

dance et adora ces êtres, leur attribuant la cause de tout fait extraordinaire. Voilà donc comment naquirent les divinités, purs fruits de l'idéalisation et de l'expansion de la personnalité humaine ; voilà comment l'animisme conduisit inévitablement à la personnification des phénomènes de la nature, sans aucun effort apparent, en attribuant à la nature, pour en expliquer les procédés et les changements, une vie semblable à celle de l'être pensant qui l'observe ; voilà enfin comment l'homme primitif révéla ses désirs, ses pensées, ses passions, les créations de son imagination en en parant tout ce qui lui apparaît dans l'immense nature.

L'animisme ne s'arrête d'ailleurs pas à cette forme rudimentaire, mais traverse toutes les phases de la psychologie religieuse dont il fait partie vraiment intégrante. De fait, beaucoup de caractères de l'animisme primitif survivent également, à mon avis, dans les religions des peuples plus civilisés : l'âme est encore considérée par les croyants et les théologiens comme une entité animatrice personnelle, séparable et survivante ; toujours la vie ultraterrestre est conçue pareille à la nôtre ; on attribue à la divinité des passions et des caractères humains, tandis que le courant du mysticisme, nous poussant vers le fantastique et l'inconnu, prête des dehors poétiques et sentimentaux aux tendances animismiques. Mais il y a plus encore : l'animisme s'insinua jusque dans les domaines de la science et lui fut une entrave permanente. Chacun sait quel préjudice causa aux sciences physiques et biologiques la tendance mystique et personnificatrice qui supposait toute manifestation de force, non seulement apportée de l'extérieur, mais encore émanant d'un principe différent de la matière. La science, concevant l'unité de matière et de force, dut combattre des conceptions aussi fantastiques qui n'expliquaient que grossièrement les phénomènes biologiques tels que l'*Arche* de Van Helmont, l'esprit des nerfs de Borelli, la substance vitale de Hoffmann et ainsi de suite. Même le *spiritisme* récent auquel on a voulu donner un vêtement scientifique dérive directement des conceptions animiques, étant donné que, semblablement à celles-ci, le spiritisme admet des entités spirituelles, subsistant par elles-mêmes et possédant une influence particulière sur les actions humaines. Mais la science a dû s'opposer à toutes ces fantasmagories : elle a toujours eu la tendance de personnifier le mythe, d'enlever tout fondement aux deux croyances de l'animisme ; montrant d'une part que ce qu'on entend vulgairement par *âme* n'est qu'un rapport entre l'organisme et les agents extérieurs, rapport qui cesse avec la cessation des fonctions vitales

tandis que survit éternellement la matière dans ses transformations multiples ; d'autre part qu'on considère toujours davantage les divinités comme une extériorisation de la personnalité humaine, comme un produit engendré par la conscience morale des peuples.

..

La croyance en des êtres de nature spirituelle s'associe naturellement à un sentiment de dépendance envers ces êtres, et à la conviction de leur influence dans tous les phénomènes. C'est ce qui a donné naissance au culte, qui est la religion pour ainsi dire rendue visible. De même que la divinité était devenue l'expansion de la personnalité humaine, de même le culte fut l'expansion de la société humaine ; il eut, en d'autres termes, comme l'a fort bien noté Guyau dans son *Irréligion de l'Avenir*, une origine tout à fait sociomorphique. De la relation sociale, qui est celle de l'échange de services entre les hommes qui vivent en société, on vient à imaginer une certaine réciprocité entre l'homme et la divinité, à s'attirer la faveur de celle-ci par toute espèce de dons, et à concevoir jusqu'à une proportionnalité d'échange entre les offrandes et les bienfaits désirés. Le culte fut donc tout d'abord une application pratique de l'économie sociale, un vrai commerce entre le ciel et la terre, une sorte de marché dans lequel l'homme offrait des animaux et parfois aussi d'autres hommes pour obtenir en échange la santé, la richesse. Dans les religions plus avancées, le culte s'est raffiné davantage : l'échange est devenu sans cesse plus symbolique, le don, rien autre qu'un hommage moral ; bien que le principe même du culte n'ait point changé : c'est toujours la croyance en l'action directe de l'homme sur la volonté de Dieu qui peut s'exercer grâce à des offres et à des prières.

A cette conception d'un échange de services s'ajoute encore celle d'une coercition exercée par l'intermédiaire de quelque dieu ami, ce qui constitua le cérémonial qui s'explique toujours par certaines pratiques obséqueuses destinées à contenter les divinités et à captiver leur bienveillance, en un mot c'est l'art de demander des faveurs aux personnages divins. Ce culte, tout d'abord oscillant et soumis à l'arbitre des dévots, tend à devenir minutieusement réglé, et c'est ainsi qu'est institué le *rite* qui est le vêtement extérieur des religions. Le rite n'est autre chose

qu'une tendance à répéter indéfiniment l'acte qui est jugé propre à rendre une première fois la divinité propice, d'où il devient, à la longue, une habitude purement mécanique. De même que tout ce qui se fait par habitude, se fait non seulement sans spontanéité, mais aussi sans aucune vivacité de sentiment, de même les cérémonies et les rites s'accomplirent graduellement sans élan, sans ferveur, par pur *psittacisme*, par simple esprit d'imitation, ce qui a fort bien fait dire à Réville que le rite devient l'*anesthésique de la conscience*. L'habitude et l'imitation tendent, il est bien vrai, à généraliser et à propager le phénomène religieux dans les masses ; mais ils aboutissent d'autre part, à une certaine inconscience, à ce *somnambulisme* social dont parle Tarde. Donc, plus le rite gagne en extension, plus il perd en intensité et en vivacité, parce qu'il anéantit chez l'individu toute autonomie, toute spontanéité psychique, cristallise le sentiment en le condamnant à l'uniformité.

Ajoutons encore à ceci un autre mal, le misonéisme ou la haine du nouveau. Ce dernier caractère se manifeste particulièrement lorsque la tradition se refuse à s'adapter aux nouvelles conditions sociales, aux nouveaux résultats de la science, comme si toute innovation, toute modification devait apporter un discrédit aux croyances. C'est ce qui explique pourquoi, lorsqu'une religion s'est solidement constituée, elle s'imprègne toujours d'un fort et tenace esprit d'intolérance, et, tandis qu'à son début elle a pu être un agent modificateur salutaire dans la société, elle acquiert sans cesse dans la suite un caractère de plus en plus conservateur. Ainsi en fut-il du bouddhisme, du christianisme, etc... qui à l'origine furent des religions révolutionnaires et collectivistes, et conquièrent spontanément les masses en prêchant le partage des biens et la pauvreté pour tous. Mais quand à la période de propagande succéda la période d'affermissement, ces mêmes religions devinrent individualistes et conservatrices et ne promirent plus l'égalité qu'au ciel ou dans le nirvâna. C'est précisément à cause de cet esprit conservateur et misonéiste que la religion devint souvent un obstacle au progrès et à l'amélioration sociale, qu'elle donna lieu aux superstitions les plus fanatiques, aux persécutions les plus tenaces, aux guerres les plus acharnées.

Une conséquence nécessaire du rite est le *sacerdoce*. Le sacerdote est avant tout, un membre de la tribu qui, de bonne ou de mauvaise foi, prétend posséder le privilège de communiquer avec les esprits, servant d'intermédiaire entre eux et les hommes,

guérissant les maladies et prévenant les désastres, garanti lui-même de la colère des puissances invisibles par l'observance minutieuse et savante des rites et formules propres à enchaîner la volonté divine. Le prêtre primitif a tous les caractères du mage et du sorcier, aussi peut-on dire que le sacerdoce a été l'organisation régulière de la sorcellerie avec tout son rituel traditionnel, avec toutes ses initiations et ses mystères. De nos jours encore, il existe dans la plupart des religions certaines cérémonies qui sont de véritables formules d'incantation ; la majorité des dévots expérimente la vertu des prières, des messes, des offrandes, des pèlerinages, des eaux miraculeuses : le prêtre systématise ces expériences des croyants en créant les conditions propres à faire naître le miracle, et les anathèmes, les bénédictions, les consecrations, les aspersion d'eau, les invocations ne sont autre chose que la reproduction de la magie antique. Etant donné son caractère, le sacerdoce a toujours une influence efficace sur les masses et a exercé durant de nombreux siècles une fonction prépondérante dans la vie publique.

Une autre conséquence du rite, particulièrement bienfaisante, selon quelques sociologues, c'est l'influence qu'il exerce sur l'art et sur le développement des sensations esthétiques. En effet, le culte extérieur, le rite, a dans toutes les grandes religions, un caractère symbolique et expressif, et a acquis pour cette raison même, en quelque lieu que ce soit, un caractère essentiellement esthétique. Pfeleiderer, dans sa *Philosophie de la religion*, a démontré la prévalence dans le culte de l'élément dramatique. C'est ainsi que les peuples d'origine aryenne qui possèdent au plus haut degré l'amour des grandes épopées et des grands drames, dramatisent généralement quelque scène mythologique ou légendaire dans leurs cérémonies.

Citons comme exemple la messe, pour ne nous arrêter qu'au seul christianisme, qui fut autrefois un véritable drame de la passion dans lequel les spectateurs étaient en même temps les acteurs ; la communion qui n'est autre chose que la dramatisation de la cène, et ainsi de suite.

Le sentiment religieux s'est toujours associé au sentiment esthétique et a même considérablement aidé à son développement : les drames et les épopées mirent premièrement en action les dieux et les demi-dieux, avant les hommes ; le drame moderne tira son origine des représentations sacrées ; les premiers romans furent des légendes religieuses, les premières odes des chants sacrés et des psaumes ; les beaux-arts enfin s'inspirèrent

également de la religion. Il ne faut pourtant pas accorder à tout ceci une importance absolue. L'art n'est pas nécessairement subordonné au sentiment religieux ; mais il a subi l'influence des conditions sociales et de toutes les manifestations collectives et pas seulement celle de la religion, reflétant ensuite à son tour sur celle-ci, sa lumière et son influence bienfaisante, ce qui peut faire considérer l'art lui-même comme un des grands facteurs de la civilisation. Ajoutons d'ailleurs que le tribut considérable qu'apporte le culte à l'art va s'atténuant au fur et à mesure que le rite devient un mécanisme artificieux et que s'amoindrit la vivacité du sentiment religieux primitif. Dans de telles conditions, l'art ne tarde pas à s'inspirer des autres manifestations de la vie civile qui elles aussi peuvent alimenter le goût esthétique en servant l'idéal le plus élevé de l'humanité et tenir lieu d'instruction civile efficace pour les peuples. Dans un tel cas aussi, lorsque la religion semble offrir l'inspiration à l'artiste, elle ne lui donne au contraire que l'occasion de développer des conceptions qu'elle a elle-même tirées de tout autre source, d'où souvent on remarque dans les chefs-d'œuvre un contraste intime entre le sujet purement religieux et l'expression décidément profane.

..

Un autre élément qui contribue à former le caractère des religions et à leur donner la vie, c'est la *morale*. Elle aussi fut supposée l'humble servante de la religion, parce que celle-ci, selon le jugement de quelques-uns, en protège le développement et l'expansion finale, et leurs liens sont si étroits qu'il en découle une intime solidarité entre elles, ce qui fait communément supposer qu'un homme irréligieux doit nécessairement être immoral. Guyau (1) avait conclu l'opposé en affirmant que la religion dépend de la morale ; que celle-ci est le principe et celle-là la conséquence ; que la foi religieuse peut plus ou moins logiquement dériver de la foi morale mais ne pourrait la produire et que si elle la contredisait, elle se condamnerait elle-même. On pourrait cependant dire avec beaucoup plus d'exactitude, que religion et morale sont deux éléments distincts : toutes deux, elles subissent l'influence des conditions sociales ; mais leur

(1) *Irreligion de l'avenir*, p. 154.

capacité de s'y adapter est de degrés différents parce que la religion tend, de par sa nature, à devenir stationnaire, inébranlable, tandis que la morale s'adapte plus rapidement, étant le reflet immédiat des conditions sociales. Il s'ensuit que la religion et la morale sont d'accord quand elles sont toutes deux adaptées à la société qui les alimente ; elles sont en désaccord ou en opposition lorsque la religion croît, pareille à une plante exotique sur le terrain social et là où la morale correspond à un stade plus évolué des consciences.

On l'a fort bien dit : la morale est l'*hygiène sociale* ; ses prescriptions sont avant tout empiriques, donc, relatives aux temps et aux lieux, ce qui exige, comme dans les maladies, des prescriptions sans cesse différentes et des méthodes thérapeutiques nouvelles, semblables aux nouvelles règles de morale sans cesse mises en vigueur pour que les notions de bien et de mal à venir soient différentes des nôtres, tout comme les nôtres diffèrent des lois antiques. Etant donné ce caractère relatif et provisoire de la morale, celle-ci devient l'objet d'une science sociale, la sociologie éthique ou physique des coutumes. Il en est, en vérité, qui ont récemment voulu mettre en relief l'élément formel de la juste conduite (Wundt) ; mais en tout cas, l'idéal de conduite ne peut être déterminé qu'en le déduisant des conditions d'existence, soit de la vie individuelle, soit de la vie sociale.

Telle étant l'intime nature de la moralité, la tradition religieuse, par sa tendance naturelle à cristalliser, à rendre constantes les coutumes, doit à la longue devenir nécessairement un contraste avec la morale et lui enlever toute force impulsive. En effet, si on analyse bien l'histoire de toutes les religions, on constatera que la religion a souvent faussé ou affaibli le sens moral. C'est ainsi que la sanction extérieure, promise à la morale par tant de religions, rabaisse celle-ci au niveau du calcul le plus utilitaire et en mettant comme fin de l'homme la vie d'au delà, fait perdre de vue l'élément humain, fait perdre de vue les devoirs qu'a l'homme vis-à-vis des sociétés, et nous mène au pur *ascétisme*. L'ascétisme veut non seulement réprimer et dominer les appétits et les désirs naturels, mais systématiquement les combattre, les affaiblir, les anéantir ; il trouve la souffrance là où la nature ne l'a point créée ; il condamne le bien-être comme une chose répréhensible en soi. Son idéal serait de réduire le corps à l'état de cadavre, en opposition manifeste avec toutes les lois rationnelles et naturelles de la vie. Pour aggraver encore une telle falsification du sens moral survint le *ritualisme* qui comme nous

l'avons vu, enlève toute conscience à l'individu et confond presque toujours l'obligation rituelle avec l'obligation morale. La morale au contraire, réveille un profond sentiment de la vie ; elle veut la conscience individuelle autonome et en la fortifiant, la subordonne pourtant aux intérêts et au bien-être collectifs ; elle nous rappelle à la pureté des affections domestiques, au plus haut idéal altruiste, elle nous rappelle notre tribut dû à la société. La morale est donc, sous une forme manifeste ou latente, la base fondamentale des religions, l'agent le plus efficace de leur transformation qui doit inspirer les générations nouvelles, concourir au progrès civil. Les religions doivent favoriser le développement de l'élément moral qui est au plus haut degré l'élément vital et évolutif des religions, concourant à la dissolution de tout symbolisme traditionnel, de toute dogmatique, de toute conception animique, de tout ritualisme inconscient.

La foi, a observé Héraclite, est une maladie sacrée (*ἱερὰ νόσος*), et un autre a ajouté qu'il ne nous reste qu'à nous en libérer et en guérir. Il n'est pourtant point juste de tomber dans un tel extrême. Dans la religion, tout n'est point maladie pouvant conduire à la mort les individus et la société : en elle est un élément sain et vital parce qu'il se renouvelle sans cesse : et c'est l'élément moral. Et c'est précisément à cet élément que nous devons demander des règles pour guérir la maladie sacrée, des règles pour un renouvellement efficace de la conscience religieuse.

PUBLICATIONS

DE

" L'HUMANITÉ NOUVELLE "

Vient de paraître :

LE LIVRE DES HEURES

L'Heure moderne. Les Heures lointaines. Les Heures sages et les Heures folles.

POÈMES

PAR

ALBERT LANTOINE*Tirage de luxe : 307 Exemplaires numérotés à 5 fr. 50*

Cette édition ne sera pas réimprimée

LA GUERRE

ET LE

MILITARISME

Numéro spécial de l'Humanité Nouvelle

138 réponses de MM. Maurice Block, Alfred Fouillée, membres de l'Institut ; Victor Basch, Paul Bureau, Emile Durkheim, H. Hauser, Paul Passy, G. Renard, Léon de Rosny, E. Castellani, Léon Hennebicq, Emilio de Marchi, Luigi Marino, Charles Richet, Winiarski, A. Zerboglio, professeurs aux Facultés et Universités ; Frédéric Baer, Gerville-Réache, B. di Carneri, Clovis Hugues, Comte Fortunato Marazzi, Edouard Vaillant, Edmond Picard, membres des parlements ; M. Bonomelli, évêque ; Carlo Corsi, F. Abignente, E. Von Egidy, G. Moch, Di Revel, Michel Corday, officiers ou anciens officiers ; A. Chirac, Chr. Cornelissen, Jean Grave, Yves Guyot, S. N. Steinmetz, C. N. Starke, S. Marlino, Léon Tolstoï, Alfred Russel Wallace, Louise Michel, Havelock Ellis, Clémence Royer, J. Novicow, E. S. Beesly, Ahmed Riza, J. M. Roberston, G. Sorel, Pompeyo Gener, Edouard Reich, Moritz Adler, économistes, sociologues, scientifiques ; Henry Bèrenger, Victor Charbonnel, Jean Reibrach, G. Rodenbach, Karl Henckell, Stuart Merrill, G. Trarieux, A. Retté, Walter Crane, Rémy de Courmont, homme de lettres, artistes ; deux gravures hors texte, etc., etc.

Ce numéro spécial de l'Humanité Nouvelle forme un volume in-8° raisin compact de 280 pages dont le prix est de 4 francs.

- Pour la Finlande**, par W. Van der Vlugt, professeur à l'Université de Leyde, Vol. in-12.... 2 fr.
- Le Conflit finlandais envisagé au point de vue juridique**, par W. Van der Vlugt, professeur à l'Université de Leyde. Vol in-8°..... 3 fr. 50.
- L'Amour-Phénix**, par Jose Hennebicq, contes précédés d'une préface de Paul Adam. Vol. in-18 2 fr. 50.
- L'Orient grec**, par Léon Hennebicq, avocat, professeur à l'Université nouvelle de Bruxelles. Vol. in-12 4 fr.
- Werther le Juif**, roman par Ludwig Jacobowsky, traduit de l'allemand par M^{me} H. Rynenbroeck et M. A. de Rampan. Vol. in-12..... 3 fr. 50
- Les Apologistes du Crime**, par C. Détré. Vol. in-8°. Prix 5 fr.
- Le Livre des Heures**, poèmes, par Albert Lantoiné. Vol. in-8° carré..... 5 fr. 50
- La Question religieuse**, par Clémence Royer. Brochure in-8°..... 1 fr. 50
- L'Institut des Hautes Etudes à l'Université nouvelle de Bruxelles**, par Edmond Picard, avocat à la Cour de cassation de Belgique, sénateur, directeur des Pandectes belges, Brochure in-8°... 1 fr.
- Bon Dieu des Caux**, nouvelle, par Jules Destrée. Brochure in-8°..... 1 fr. 50
- La Ville aux Miasmes**, conte, par A.-N. Looock. Brochure in-8°..... 1 fr. 50
- L'Avenir socialiste des Syndicats**, par G. Sorel, Ingénieur en chef des Ponts et Chaussées. Brochure in-8° 1 fr.
- La Mort des Sociétés**, par J. Novicow. Brochure in-8° 1 fr. 50
- L'Ecole et l'Apprentissage de la docilité**, par Roor-
da Van Eysinga. Brochure in-8°..... 1 fr. 50
- Les Emeutes de la Faim en Italie**, par Nino Samaja. Brochure in-8°..... 1 fr. 50
- Essais sur la Monnaie, le Crédit et les Banques. Origines socialistes du Problème avant le XVIII^e siècle**, par Guillaume De Greef, recteur de l'Université Nouvelle de Bruxelles, Brochure in-8° 1 fr. 50
- A propos du Désarmement**, par A. Hamon, professeur à l'Université nouvelle de Bruxelles. Brochure in-8°..... 1 fr. 50
- Déterminisme et Responsabilité** (à propos de l'ouvrage de M. A. Hamon), par le D^r Laupis. Brochure in-8°..... 2 fr.
- Vénéfices et Maléfices ou les Œuvres de haine**, par Elie Reclus, professeur à l'Université nouvelle de Bruxelles. Brochure in-8°..... 1 fr. 50
- Religion et Morale**, par Léon Tolstoï, traduit du russe par M. Salomon. Brochure in-18.. 1 fr. 50
- Les Théories anarchistes et leurs Rapports avec le Communisme**, par I. Bloch. Broch. in-8°. 1 fr. 50
- Quelques Idées sur le but de la Science historique**, par Julian Borchardt. Brochure in-8°.. 1 fr. 50
- Morale et Politique**, par Eugène de Roberty, professeur à l'Université nouvelle de Bruxelles, Brochure in-8°..... 1 fr. 50
- Holwennioul**, conte, par V. Emile-Michelet. Brochure in-8°..... 1 fr. 50
- Kalliphaë**, conte, par José Hennebicq. Brochure in-8° 1 fr. 50
- L'Alcoolisme et les Conditions du travail en Belgique**, par Emile Vandervelde, député, professeur à l'Université nouvelle de Bruxelles. Brochure in-8°..... 1 fr.
- La Scission socialiste**, par le Groupe des Etudiants socialistes et révolutionnaires internationalistes de Paris. Brochure in-8°..... 1 fr.
- Napoléon faux monnayeur**, par Louis de Rôvau-
mont. Brochure in-8°..... 1 fr. 50
- La Pologne et la Paix générale**, par Jean d'Outre-
mer. Brochure in-8°..... 1 fr.
- La Question Sud-Africaine**, par Edgar Roels. Brochure in-8°..... 1 fr.
- Quelques réflexions sur la Force sociale de la Haine pour le Déterministe**, par Valentin Couraud. Brochure in-8°..... 1 fr.
- Etudes sur les origines magiques de la Médecine : la Mandragore**, par Elie Reclus, professeur à l'Université nouvelle de Bruxelles. Brochure in-8° 1 fr. 50
- Le Développement économique des Etats-Unis et de l'Europe en 1898**, par V. Totomiantz, docteur ès-sciences sociales. Brochure in-8°..... 1 fr. 50
- Le Sultan illégitime et Mourad V**, par Albert Fua, avec portraits par Ed. Loëvy. Brochure in-8° 2 fr.
- L'Evolution de la peinture du paysage en Belgique**, par Ch. Vanden Borren. Brochure in-8° 1 fr. 50
- Le Mouvement ouvrier en Suède**, par Ch. Lindley. Brochure in-8°..... 1 fr. 50
- Le Congrès général des organisations socialistes françaises**, par A. Hamon professeur à l'Université nouvelle de Bruxelles, croquis de Couturier. Brochure in-8°..... 1 fr. 50
- Souvenirs d'un Communard**, par A. Agresti. Brochure in-8°..... 1 fr. 50
- Les Rêves et le Songe prophétique**, par Elie Reclus, professeur à l'Institut des Hautes-Etudes de l'Université nouvelle de Bruxelles. Br. in-8° 1 fr. 50
- Le Problème moral de la psychologie collective**, par Scipio Sighele. Brochure in-8°..... 1 fr. 50
- Pourquoi je ne suis pas positiviste**, par Eugène de Roberty. Brochure in-8°..... 1 fr. 50
- Un artiste ignoré : le peintre Lemaris**, par Han Ryner et Georges Lanoé. Brochure in-8°. 1 fr. 50
- La Débâcle du Marxisme**, par Domela Nieuwenhuis. Brochure in-8°..... 1 fr. 50
- L'Oppression russe en Lithuanie**, par Letuvis. Brochure in-8°..... 1 fr. 50
- La Timidité de Shakespeare**, par G. Polti. Brochure in-8°..... 1 fr. 50
- Pierre Lavroff**, par le Groupe des Etudiants socialistes révolutionnaires internationalistes de Paris. Brochure in-8°..... 1 fr. 50
- Le Tolstoïsme et l'Anarchisme**, par le Groupe des Etudiants socialistes révolutionnaires internationalistes de Paris. Brochure in-8°..... 1 fr. 50
- Le Pittoresque musical à l'Exposition de 1900**, par Edmond Bailly. Brochure in-8°..... 2 fr.
- La Chine et la Diplomatie européenne**, par Elisée Reclus Brochure in-8°..... 0 fr. 60
- L'Antisemitisme et le Sionisme**, par le Groupe des Etudiants socialistes révolutionnaires internationalistes de Paris. Brochure in-8°..... 0 fr. 60
- L'Exposition des Primitifs flamands à Bruges**, essai psychologique, par Jules Coucke. Brochure in-18 Jésus 0 fr. 75
- Les Filles**, par Edmond Potier. Br. in-8° 1 fr. 50
- De l'idée de loi dans la Psychologie**, par Georges Dwelshauvers, professeur à l'Université Libre de Bruxelles. Brochure in-8°..... 1 fr. 50
- Emile Zola devant les Cannibales**, par Albert Lantoiné, in-18 1 fr. 50
- L'Art pendant l'Age du renne**, par le D^r Paul Girod. Brochure in-8°..... 1 fr. 50

L'Humanité Nouvelle

REVUE INTERNATIONALE

SCIENCES, LETTRES & ARTS

Paraît mensuellement en un volume in-8° raisin d'au moins 112 pages.

DIRECTEUR SCIENTIFIQUE

A. HAMON

DIRECTEUR LITTÉRAIRE

L. DUMONT-WILDEN

La correspondance (lettres, manuscrits, livres, revues, journaux, etc.) doit être adressée à : *L'Humanité Nouvelle*, NEUILLY-SUR-SEINE, France.

Toute la correspondance relative à la Belgique doit être adressée à : *L'Humanité Nouvelle*, 92, avenue du Solbosch, IXELLES.

M. HAMON reçoit le vendredi de 3 à 6 heures, 16, rue de Condé, PARIS (VI^e)

L'Humanité Nouvelle contient des articles de sciences sociologiques, physiques, chimiques, biologiques, mathématiques, géographiques, de philosophie, de littérature et d'art, des nouvelles, des vers, des contes, du théâtre, dus aux meilleurs auteurs de tous les pays. Dans chaque numéro, il y a des chroniques littéraire, artistique, théâtrale, politique; une revue des livres et des revues de toutes langues et de tous sujets. Le lecteur pourra ainsi suivre d'une manière exacte et approfondie l'évolution sociale, scientifique, littéraire et artistique de tous les pays.

La Revue ne publie que de l'inédit.

L'HUMANITÉ NOUVELLE est l'organe des tendances les plus larges et les plus indépendantes en matières scientifiques, littéraires et artistiques, sociales et philosophiques.

*Chaque auteur ayant sa pleine liberté de pensée n'engage que lui-même.
La Revue, par suite, est ouverte à la controverse.*

Les manuscrits non acceptés sont conservés trois mois. Ils sont renvoyés à leurs auteurs s'ils sont accompagnés de timbres-poste pour couvrir les frais d'affranchissement.

La reproduction et la traduction des matières publiées par *L'Humanité Nouvelle* sont autorisées à condition que l'origine en soit indiquée.

L'HUMANITÉ NOUVELLE forme par an deux beaux volumes de plus de 650 pages chacun, avec un index alphabétique des auteurs et des matières.

		UN AN	SIX MOIS	LE NUMÉRO
ABONNEMENTS	France et Belgique	17 fr.	9 fr.	} 2 fr. net.
	Étranger (Union postale).	20 fr.	11 fr.	

Lyon. — Imp. A. Storck et C^o, 8, rue de la Méditerranée.